

propagande : le bien qu'il faisait autour de lui, c'était la science qui le lui inspirait."

Quelle était, en réalité, cette religion philosophique où il puisait son courage et ses vertus ? Il l'expliquait à Bernard avec une éloquence et une élévation de langage dont nous ne disposons pas, aussi devons-nous nous borner à en résumer brièvement la théorie. M. Tallevaut avait été amené, par le cours de ses études, à cette conviction que l'œuvre divine de la Création se poursuit indéfiniment dans l'univers, que tout être intelligent est appelé à contribuer et à collaborer en quelque sorte pour sa part à cette œuvre de perfection et d'harmonie progressives ; que c'est son devoir de le faire, et qu'il doit trouver dans le pur accomplissement de ce devoir et dans la conscience de servir à un but supérieur la récompense et la joie de sa vie.

—Mais, disait Bernard, puisqu'il s'agit de suppléer aux religions qui s'éteignent, espérez-vous donc, docteur, convertir jamais la masse humaine, le peuple, en un mot, à votre religion philosophique, dont je ne nie pas la grandeur, mais qui exige une si forte initiation intellectuelle ?

—Je n'ai pas cette illusion, répondait le docteur Tallevaut ; mais cela est inutile : il suffira de convertir une élite, une élite qui deviendra un jour assez importante pour dominer la foule et la contraindre au devoir par l'autorité morale ou par la force.

—Mais, docteur, reprenait Bernard en riant, savez-vous que vous êtes un terrible aristocrate ?

—Assurément. M'avez-vous donc pris pour un démagogue parce que je suis un homme de science ? C'est une idée singulière quoique fort répandue. Elle est le contraire de la vérité. La science est l'ennemie naturelle de la démocratie, parce qu'elle est l'ennemie naturelle de l'ignorance, et encore plus de la médiocrité... Or, que peut faire la démocratie, si ce n'est d'élever les ignorants au rang de médiocres ? C'est un affreux progrès ! Pour moi, j'ai pitié des ignorants, des faibles, des misérables ; mais quant à flatter leurs passions ou à subir leur domination, jamais !

Puis, revenant à ses sentiments religieux :

—Croyez-moi, mon ami, disait-il, il y a une douceur infinie à sentir qu'on est dans la vérité et qu'on marche pour ainsi dire la main dans la main de l'Eternel, parce qu'on fait son œuvre avec lui... C'est ainsi que je vis, pour mon compte, dans une sincérité qui a, je puis le dire, quelque chose de paradisiaque... Si elle est quelquefois troublée, c'est uniquement par la crainte de ne pouvoir mener jusqu'au bout l'œuvre à laquelle j'ai voué mon existence.

—Pourquoi de pareilles craintes, mon cher docteur ? Vous êtes dans toute la force de l'âge.

—Sans doute. Mais... *Ars longa, vita brevis*... Et puis, j'ai la tête un peu grosse et le cœur aussi... de sorte que je suis forcé de limiter mes heures de travail... C'est ma seule tristesse au monde !

VII

Dans la soirée même où le docteur Tallevaut et Bernard avaient ensemble, sur le chemin de La Saulaye, l'entretien dont nous venons de rapporter les derniers traits, madame de Vaudricourt, après avoir fait un peu de musique à la prière de Sabine, se trouva fatiguée, s'excusa auprès de la jeune fille en l'embrassant comme elle avait coutume de le faire chaque soir, et monta chez

elle. On était alors au milieu du mois de mai : la journée avait été particulièrement douce et belle, et la soirée ne l'était pas moins. Aliette, avant de se défaire pour la nuit, s'était accoudée sur une des fenêtres de sa chambre pour respirer les vagues senteurs que répandaient dans l'air les verdures nouvelles, les premières violettes et les mugets des bois. Sur le feuillage naissant des futaies et sur l'étendue des campagnes, le ciel, étincelant d'étoiles, versait une blanche lueur sidérale. Au milieu de la contemplation rêveuse où elle s'absorbait, la jeune châtelaine de Valmontiers eut tout à coup un léger tressaillement : elle venait d'apercevoir l'ombre élégante de mademoiselle Tallevaut, traversant une allée du parc, et se dirigeant vers une avenue qui aboutissait, en abrégant la route, à une petite distance de La Saulaye.

... Il était environ onze heures du soir quand M. de Vaudricourt, ayant quitté le docteur Tallevaut, et revenant à Valmontiers à travers ses bois, entrevit dans la pénombre pâle de l'avenue une femme qui s'avancait vers lui, marchant d'un pas souple et silencieux, les coudes au corps, la tête et le buste drapés dans une mantille à l'espagnole. Il la reconnut aussitôt, c'était celle dont, en ce moment même, il évoquait l'image troublante dans le cadre enchanté de cette nuit de printemps. L'émotion fut si violente que son cœur s'arrêta brusquement, comme cabré ; puis il bondit avec une forte secousse et reprit son cours.

Ils furent bientôt à quelques pas l'un de l'autre :

—Comment ! mademoiselle, dit Bernard du ton le plus tranquille, c'est vous ?... J'ai cru que c'était votre fantôme.

—Non, répondit la jeune fille avec le même calme, ce n'est pas mon fantôme ! c'est moi-même... La beauté de la soirée m'a tentée, et j'ai pris cette avenue avec le vague espoir de vous rencontrer.

—Je ne crois pas ça... Je crois que vous êtes sortie pour cueillir des herbes magiques dans la forêt à la clarté des étoiles.

—Comme une sorcière ?

—Comme une jeune et belle sorcière.

—Trop de bonté ! Nous retournons, n'est-ce pas ?

—Si vous voulez !

—Mais, naturellement, je le veux.

Elle reprit alors le chemin du château en compagnie de M. de Vaudricourt. Elle paraissait, contre son ordinaire, éprouver un léger embarras, ôtant et remettant un de ses gants avec distraction :

—C'est incroyable, dit-elle, tout ce qu'on entend de bruits étranges dans les bois, la nuit.

—Est-ce que vous avez eu peur ?

—Quelle plaisanterie ! Non... mais il m'a semblé une ou deux fois entendre marcher dans le taillis.

—Très possible. Nous ne manquons pas ici de braconniers.

—Ni de braconnières, dit-elle en riant.

—Les braconnières, je m'en console ! dit Bernard du même ton... Voulez-vous mon bras, Mademoiselle ?

—Non. Merci !

Il y eut une minute de silence, puis elle reprit :

—De quoi avez-vous parlé avec mon tuteur ?

—Mais de choses fort sérieuses, de science, de philosophie, de religion.

—Ça ne peut, dit-elle, que vous faire du bien.

—Je l'espère, dit Bernard ; mais, jusqu'à présent, je ne fais que sentir plus amèrement la distance qui me